Narcochic Narcochoc

29 avril –31 octobre 2004

DOSSIER DE PRESSE

… « A travers les vitraux, elle pouvait voir les cierges qui éclairaient l'intérieur de la chapelle. Saint Malverde avait été de son vivant Jesús Malverde, le bon bandit qui volait les riches, disait-on, pour aider les pauvres. Les prêtres et les autorités n'avaient jamais reconnu cette canonisation ; mais les prêtres et les autorités n'avaient aucune notion de ce genre de choses, et le peuple s'en était chargé. Après son exécution, le gouvernement avait ordonné qu'on le laisse sans sépulture, pour faire un exemple. Mais les gens qui passaient par là couvraient son corps de pierres, une seule à chaque fois pour ne pas désobéir, jusqu'à ce qu'il finisse par avoir ainsi une sépulture chrétienne, après quoi on avait fait la chapelle et le reste. Parmi les rudes habitants de Culiacán et dans tout le Sinaloa, Malverde était plus populaire et plus miraculeux que l'Enfant Jésus lui-même ou que Notre-Dame de Guadalupe. La chapelle était pleine de plaques et d'ex-voto qui le remerciaient pour ses miracles : une mèche de bébé pour un accouchement facile, des crevettes dans de l'alcool pour une bonne pêche, des photos, des images. Mais surtout saint Malverde était le patron des narcos du Sinaloa qui venaient lui demander protection et lui rendre grâce avec des offrandes et des plaques écrites à la main ou gravées, après chaque retour heureux et chaque affaire réussie. « Merci, gentil saint, de m'avoir sorti de prison », pouvait-on lire, fixé au mur à côté de l'effigie du saint – brun, moustachu, vêtu de blanc, un élégant foulard noir autour du cou – ou « Merci pour ça que tu sais ». Les individus les plus durs, les pires criminels de la plaine ou de la sierra portaient sa photo à leur ceinture, sur des scapulaires, sur leur casquette de base-ball et dans leur voiture, le nommaient en se signant, et beaucoup de mères venaient prier quand leur fils faisait son premier voyage, allait en prison, ou connaissait une mauvaise passe. Il y avait des tueurs qui collaient l'image de Malverde sur la crosse de leur pistolet ou de leur « corne de boue ». Et même le Güero Dávila, qui disait ne pas croire à ces choses, avait sur le tableau de bord de son avion une photo du saint dans un cadre en cuir, avec cette prière : « Mon Dieu, bénisse mon chemin et permets mon retour » – tel quel, fautes d'orthographecomprises. »
Arturo Perez Reverte, *La reine du sud*, Le Seuil, 2003

Contact Presse

Claudine Colin Communication - Anne Monéger :
5, rue Barbette - 75003 Paris
Tel : 01 42 72 60 01 - Fax : 01 42 72 50 23 - Mél : anne@claudinecolin.com

MIAM : 23 quai Maréchal de Lattre de Tassigny – 34200 Sète
Tel : 04 67 18 64 00 – Fax : 04 67 18 64 01 – Mél : miam@miam.org

Musée International des Arts Modestes

Narcochic Narcochoc

29 avril – 31 octobre 2004

sommaire

1> L'exposition
- Communiqué de presse
- « *Où l'on raconte comment…* »
- La chapelle Malverde

2> Les artistes exposés

3> Les programmations dans l'exposition
- Liste des musiques
- Liste des films

4> Le MIAM
- Présentation du bâtiment et historique
- La collection Permanente
- Le 1% artistique et les commandes publiques
- L'équipe du MIAM et les partenaires
- Renseignements pratiques

MIAM : 23, Quai Maréchal de Lattre de Tassigny. 34200 Sète – Tél : 04 67 18 64 00 – Fax : 04 67 18 64 01 – Email : miam@miam.org

L'exposition – communiqué de presse

Narcochic, narcochoc, **pose un regard sur une réalité contemporaine, du Mexique et d'ailleurs, la « narcoculture ». Forte d'une identité propre, cette culture est à l'origine d'une création saisissante, où cohabitent des formes artistiques abondantes et diverses. Ni apologique, ni historique, encore moins exotique, l'exposition fait appel à notre vision sensible comme à notre regard critique. Elle entend faire jouer nos interrogations sur un phénomène qui irrigue en profondeur les sociétés modernes et dont elle tentera de mettre en évidence le rôle de catalyseur visuel.**
Fidèle à sa vocation de parcourir les marges de la création, le MIAM se devait de lever un coin du voile sur cette culture périphérique liée à la violence et à la mort et d'ouvrir un débat sur ce sujet plus complexe qu'il n'y paraît.

Le contexte

Le commerce, la consommation, les flux de circulation des substances illicites se sont développés au XXè siècle au rythme de la croissance industrielle, de l'accélération et de la multiplication des relations internationales. Une véritable économie souterraine de la drogue s'est ainsi mise en place, utilisant tous les moyens modernes de notre système libéral et global. Cette économie a provoqué l'émergence dans certains points du globe et plus précisément au Mexique, de sociétés entièrement alimentées et imprégnées d'une culture liées à la circulation intense des drogues. À titre d'exemple, plus de 6% du PIB mondial provient du trafic de drogue, et, à Mexico seulement, les cartels dépensent en une année plus de six millions de dollars en corruption. En Colombie, au Pérou, en Bolivie mais aussi au Pakistan, le marché de la drogue est une des principales sources d'emploi et donc de revenus économiques. Dans le monde, l'âge moyen de la première prise de drogue par les enfants s'abaisse d'année en année, et aucun indice ne permet de penser que la tendance pourrait s'inverser. Enfin, on dit tant et tant de choses sur ce phénomène qu'il est pratiquement impossible de rester indifférent.

La narcoculture

Comme toute situation illégale, la narcoculture génère ses propres critères de valeur et fonctionne comme une réalité parallèle avec ses références et ses lois, ses rituels et son iconographie, ses figures héroïques et ses martyrs. Si elle évolue sur des terrains « sordides » et inavouables, si elle est tabou, elle est aussi us et coutumes pour des centaines de milliers de personnes au Mexique et dans le monde. Avec avidité, elle accapare tous les supports et les médias qui sont à sa portée et représente aujourd'hui une identité forte dans les domaines de la peinture, de l'architecture, du cinéma et de la musique. Donnant lieu à des créations populaires, à la fois contemporaines et marginales, la narcoculture apparaît comme un des territoires les plus inventifs de l'art modeste.

L'exposition

Narcochic, narcochoc se propose d'explorer les relations complexes entre un système économique, politique et social, celui de la drogue, et un ensemble de créations qui en découlent, et où se mêlent art modeste, art populaire, art contemporain et outsider art. Sans prétendre à l'exhaustivité, ce projet souhaite apporter un éclairage sur cette culture jusque dans ses manifestations les plus populaires et sur la vision des artistes qu'elle engendre.

L'exposition présentera ainsi un ensemble de productions surprenantes: des fleurons de l'art modeste mexicain, des objets usuels, des peintures, des sculptures, des reliques, des films, mais aussi l'architecture et son imagerie quasi religieuse, la musique avec les fameux « narco-corridos » (chansons populaires) et leurs réinterprétations électroniques.

L'itinéraire proposé conduira d'une reconstitution de la célèbre chapelle de Culiacan dédiée à Jesus Malverde, saint patron des narcotrafiquants mexicains, aux œuvres d'une dizaine d'artistes contemporains parmi lesquels on compte : Francisco Larios Osuna et ses images de synthèse, Jeanne Susplugas qui examine et transfigure la pharmacopée moderne, ou encore Fred Tomaselli et ses tableaux composés de feuilles de marijuana et autres substances psychotropes.
Ces artistes proposent chacun à leur manière, différentes facettes d'une réalité partagée. Les uns témoignent de la fascination exercée par cette société parallèle, fondée sur le crime, avec une conscience aigüe de l'horreur de la situation (Carlos Ranc, Maria Romero Salas). D'autres répertorient et mettent en scène drogues prohibées ou prescrites sur ordonnance (Teresa Margolles).

Une programmation de films issus de la narcoculture ou reflétant certains de ses aspects complétera ce parcours.

Cette exposition a été conçue par le critique d'art mexicain Marco Granados qui nous entraîne à la découverte de créations étranges et d'artistes contemporains remarquables et peu vus en France.

Le catalogue

Un catalogue accompagnera l'exposition. Il présentera les œuvres des artistes exposés et rassemblera des contributions historiques et critiques sur les différents champs de la narcoculture : le cinéma, la musique et l'architecture.

Les conférences

A l'occasion de cette exposition, le Miam invite à une série de conférences sur le phénomène de la narcoculture avec des artistes, des chercheurs et des médecins spécialistes des addictions.

Où l'on raconte comment l'esthétique du trafic de drogue a fini par entrer dans l'imaginaire collectif sans même que nous nous en rendions compte…

La richesse visuelle du Mexique n'a jamais été aussi présente dans les esprits qu'aujourd'hui. Dans le monde entier, de New-York à Berlin, de Londres à Paris, en passant par d'autres points de la planète, on a commencé à poser un regard sur la réalité quotidienne mexicaine contemporaine, par-delà sa problématique politico-sociale. On peut reconnaître ainsi que l'apport de la culture mexicaine à l'aire globale ne se limite pas à ses célébrations colorées ni à ses traditions ou à son folklore, qui le plus souvent se réduisent à des clichés. Aujourd'hui même, la réorganisation de sa réalité a permis de comprendre que le Mexique possède des caractéristiques et des motifs qui le rendent intéressant et surtout précieux à plus d'un titre.

De même, ce vaste pays possède des scènes régionales offrant les nuances d'une grande diversité. Du nord aride et barbare au sud magique et lointain, en passant par tant d'autres espaces de pauvreté extrême ou de richesse obscène, ces territoires composent la totalité de ce que nous continuons malgré tout d'appeler une patrie.

Malheureusement on compte sur les doigts de la main les tentatives réussies pour uniformiser ou modifier sensiblement le tissu social. Et la majorité de ces évènements se situe sur le terrain de la marginalité ou de l'illégalité. La délinquance organisée, le chaos et l'angoisse font ainsi partie de l'environnement auquel nous sommes confrontés chaque jour. Ils sont devenus des compagnons incommodes mais permanents.
Ces activités ont réorganisé nos vies de manière non négligeable. C'est un fait, le trafic de drogues, les enlèvements et autres actions délictueuses, sont parvenus à modifier les voies et les stratégies d'action, tant chez les institutions chargées de les combattre que dans la société civile. Tout s 'en est trouvé modifié, depuis la plus simple procédure bureaucratique, jusqu'à l'élaboration de la radiographie complète de la société contemporaine.

C'est dans ce contexte qu'est née l'idée d'une exposition flirtant avec l'actualité et de la développer à partir d'un thème en particulier, celui de l'apport esthétique. Le propos n'est pas, bien-sûr, de faire l'apologie de cette activité ni de questionner des valeurs qui échappent pour beaucoup à cette analyse, mais plutôt de mettre en évidence à la fois ses liens avec l'appareil économique, politique et social et son rôle de déclencheur visuel.

En d'autres termes, il s'agit de déployer le spectre visuel qu'offre l'esthétique des circonstances et des personnages impliqués dans une activité si importante qu'elle est toujours présente dans les agendas des rencontres Etats-Unis-Mexique.

Plus que de mettre en accusation ou au contraire d'éviter le sujet, l'idée est d'ouvrir un espace de dialogue et de réévaluation d'un thème passe-partout qui a pris un poids spécifique dans les artères de la vie nationale et internationale.
Une chose est sûre : la narcoculture mexicaine possède une identité spécifique et véhicule une série d'idées qui consciemment ou non sont transmises et deviennent des références. Observer le phénomène à partir de ses schémas et de ses acteurs, mais aussi de ses conséquences visuelles, pourrait donc apporter une nouvelle lecture, éloignée du ton moraliste ou de la vision politique habituelle.

L'exposition et le catalogue qui la prolonge propose un regard sur les éléments qui composent cette culture, sur ses centres d'intérêts et ses obsessions, sur sa relation directe avec d'autres sphères de la vie artistique et ses possibles apports à la dynamique urbaine en réponse à la triste réalité rurale.
L'iconographie, l'imagerie, la tradition et les légendes qui entourent les principaux acteurs de la narcoculture, comme Jesus Malverde, devenu au cours du XXème siècle point de référence du phénomène, seront évoqués mais aussi les caractéristiques du milieu, de son armement, de ses insignes, de ses bijoux, ainsi que ses créations musicales et cinématographiques.

Marco Granados, 2002

« Dans la rue qui mène à la chapelle de Saint Malverde à Culiacan, capitale du Sinaloa (Nord-Ouest du Mexique) on croise souvent de grosses « camionetas » noires aux pare-brise fumés conduites par de patibulaires moustachus couverts d'or et de diamants, coiffés d'improbables sombreros. La chapelle est un grand bâtiment moderne dont on aperçoit l'intérieur à travers les vitraux qui couvrent entièrement la façade.

Au premier regard c'est un sanctuaire comme il en existe tant au Mexique : les murs sont recouverts d'une accumulation surréaliste de petites peintures votives, de personnages et de fragments anatomiques en métal découpés (« milagros »), de vêtements d'enfants, de mèches de cheveux, de jouets en plastique, de fleurs aux couleurs violentes, de posters, de photos, de guitares, et d'innombrables bougies à l'image des saints. On est frappé également par ces petites plaques de marbre portant l'inscription : « Merci à Dieu et à Malverde pour les faveurs reçues » signées de deux initiales, ou encore « Merci pour ça que tu sais ».

Après son exécution au début du XXème siècle, le renégat Jesus Malverde est devenu Saint des brigands et des narcotrafiquants, un de ces saints laïcs canonisés par les Mexicains et méprisés par l'Eglise. Portant moustache fine, foulard noir et simple chemise blanche, Malverde veille depuis lors sur les activités criminelles de certains habitants du Sinaloa, qui ne partagent pas toujours avec lui cette élégance discrète.

De l'architecture aux « narco corridos », des graffitistes de Tijuana aux collections d'art des grands trafiquants, des films à la musique, tous les moyens sont bons pour propager la légende faite de fusillades et de vengeances, de trahisons et de pots de vin, de tonnes de stupéfiants et de millions de dollars. Dans ce monde où l'argent coule à flot, la mode et les accessoires ont une importance capitale et sont les signes extérieurs de richesse et de reconnaissance. Les boucles de ceinturons nacrées et gravées, les bagues, les gourmettes, les chaînes, les pendentifs et les breloques en or et en forme de « cornes de bouc » (Kalachnikov), ainsi que les vêtements de marque faits sur commande, apparaissent aujourd'hui sous la dénomination « narcochic » dans les ventes de Sotheby's.

Cet univers, pas aussi marginal que ce que l'on voudrait nous faire croire, est largement exploité par les professionnels du divertissement et de la littérature: *Scarface* de De Palma, *Traffic* de Soderbergh, *La reine du sud* de Arturo Perez Reverte en sont les principaux exemples.

Dans ce grand cirque de la mort qu'est la narcoculture, il existe des milliers d'objets et de témoignages : les photos rc police de Mexico pour la formation des jeunes recrues, les « Tucanes » de Tijuana dans leurs plus beaux atours chantant les mésaventures de quelques bandits du nord du Mexique, des vêtements traditionnels brodés du visage de Malverde auréolé de feuilles de cannabis, des projets de basilique dédiés à ce saint, des jouets d'enfants traversés de balles…

Ce phénomène touche de très nombreux habitants de la planète. D'une manière ou d'une autre la mort les attend au tournant. Ils seront pris dans une rixe dans les rues de Culiacan ou de Medellin, ou encore morts du sida ou d'une overdose à Paris ou à New York. »

Hervé Di Rosa, 2003

Les artistes exposés

FERNANDO ARIAS
OCTAVIO CASTELLANOS
EINAR Y JAMEX DE LA TORRE
FRANCISCO LARIOS OSUNA
TERESA MARGOLLES
CARLOS RANC
LUIS ROMERO (Watchavato)
MARIA ROMERO SALAS
ALFREDO SALAZAR
EDUARDO SARABIA
JEANNE SUSPLUGAS
SALVADOR VASQUEZ et FERNANDO CORONA

Fernando ARIAS

Né en 1963 à Armenia, Colombie
Vit et travaille à Londres

Après des études de publicité en Colombie puis d'art et de design à Londres, Fernando Arias développe, depuis les années 90, un travail photographique en couleur et qui possède presque toujours un ton social ou scientifique. Présentes dans les collections publiques et privées, ses œuvres ont été exposées dans de nombreux musées et galeries en Europe et en Amérique.

Octavio CASTELLANOS
Né en 1973 à Tijuana, Mexique
Vit et travaille à Tijuana

A la fois vidéaste et « vidéo jokey » (vj), Octavio Castellanos a étudié la littérature hispano-américaine à l'université de Tijuana. Ses œuvres, pour la plupart des vidéos et des installations, ont été présentées dans les centres culturels et les espaces alternatifs du Mexique et des Etats Unis.

Einar et Jamex de la TORRE
Nés en 1963 et 1960 à Guadalara, Mexique
Vivent et travaillent entre Ensenada (Mexique) et San Diego (USA)

Formés à la sculpture à l'université de Long Beach en Californie, les frères de la Torre ont donné corps à une œuvre puissance et provocatrice qui puise ses racines dans l'art populaire mexicain, notamment dans les objets traditionnels en verre soufflé.

Francisco LARIOS OSUNA
Né en 1960, à Guayamas, Sonora, Mexique
Vit à Monterrey, Nuevo-Leon, Mexique

Après avoir effectué un brillant début de carrière en tant que peintre, Francisco Larios s'est tourné récemment vers le dessin digital et le monde de la création virtuelle en 3D. Ses compositions numériques font la part belle à l'univers des « narcos» et à ses figures mythiques. On notera sa présence grandissante dans les expositions internationales.

Principales expositions récentes

2003
New- York, USA, « *The Armory show* »
Miami, Floride, USA Art Basel
Berlin, Allemagne, Forum berlinois

2002
Monterrey, N.L, Salon Cadaqués
Monterrey NL, Festival International d´Art Contemporain

Teresa MARGOLLES SIERRA
Née en 1966 à Culiacán, Sinaloa, Mexique.
Vit et travaille à Mexico, Mexique.

En 1990 Margolles Sierra Teresa fonde avec d´autres artistes, le groupe SEMEFO, collectif artistique pluridisciplinaire aux visées polémiques. Ce dernier réalise des performances, des installations, et des vidéos, au Mexique comme à l´étranger, utilisant un langage cru et abordant sans tabou des thèmes dérangeants comme la drogue et la mort.

Principales expositions récentes

2003
Vienne, Autriche, « *Le linceul*» Espace artistique viennois
Zurich, Suisse, « *Teresa Margolles* » Galerie Peter Kilchmann

2002
Madrid, Espagne, « *Air* » Art Palace
Mexico D.F, Mexique, « *Fin* » La Panadería

2002
Lucca, Italie, « *Intervention sur bâtiment* », Place San Mateo

2001
Mexico D.F, Mexique, « *Vaporisation* » Galerie ACE
Paris, France, « *Photographies et vidéo* » Espace d'Art Yvonamor Palix

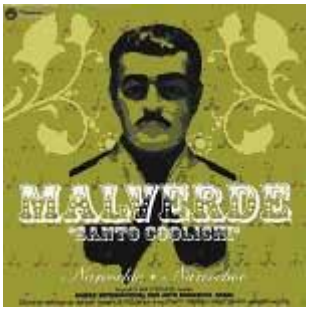
Carlos RANC
Né en 1968, à Paris
Vit et travaille à Mexico, Mexique

Carlos Ranc a étudié à l'Ecole Nationale de Peinture, de Sculpture et de Gravure de Mexico avant de s'adonner exclusivement à la photographie. Parcourant sans relâche le monde de la narcoculture, il nous livre un témoignage saisissant de ce milieu, de ses rituels, de ses acteurs et de ses objets. La série de photographies intitulée *Museo Narco*, réalisée en 2002 est un témoignage du Musée des Narco à Mexico, qui rassemble un certain nombre d'objets et d'informations sur le narcotrafic au Mexique.

Principales expositions récentes :
2003
Mexico D.F, Centre Culturel Espagnol, « Spectaculaire »
2002
Mexico D.F., Musée Casa Barragán, « *Penser ce dont on se souvient…* »
Barcelone, Espagne, Espace 22, « *Etage partagé* »
Berlin, Allemagne, Maison de la Culture du Monde, « *Traversée du Zèbre* »
Paris, France, Centre Culturel de Mexico, « *Alibis* »
Rotterdam, Pays- Bas, « *Blanc de bla*nc »

Luis ROMERO (Watchavato)
Né en 1973 à Culiacán, Mexique
Vit et travaille entre Sinaloa et Mexico, Mexique

Graphiste et designer,Luis Romero est le fondateur du studio design *Watchavato*.



Maria ROMERO SALAS
Née en 1963, à Santiago de los Caballeros, Sinaloa, Mexique

Formée à l'Ecole Nationale « La Esmeralda » de Mexico, Maria Romero pratique la peinture, la sculpture, l'installation et la vidéo séparément ou de façon complémentaire dans ses œuvres. Très marquées par la narco culture, un grand nombre de ses « compositions » évoquent la figure de Juan Malverde.

Principales expositions récentes :
2001-2003
Exposition itinérante: Vienne, Varsovie, Berlin et Portugal,
« *Par le biais du présent* »
2001-2002
Culiacán, Sinaloa-Mexique, « *L´offre de Marie*», Installation Chapelle de Jésus Malverde.
1998-2000
Culiacán. Sinaloa-Mexique, « *La fiancée de Culiacán* » Performance

Alfredo SALAZAR
Né en 1970, à Jalapa, Veracruz, Mexique
Vit à Monterrey, Mexique

Photographe, directeur de l'espace alternatif « Galera » à Nuevo Leon au Mexique, Alfredo Salazar explore à travers ses photographies l 'univers de la mode et ses rapports à la narcoculture.

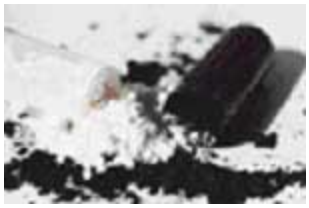
Principales expositions récentes :

2002
Monterrey, Cinémathèque Nuevo Leon, Photographies numériques « *Amour et drogues* »
2001
Mexico DF, Musée Carillo Gil, « *Show Room*»
Buenos Aires, Espace Culturel de l´Ambassade du Mexique en Argentine, *Salon de la Photographie*

Eduardo SARABIA
Né en 1976 à Los Angeles, Etats-Unis
Vit et travaille entre Los Angeles et Guadalajara au Mexique

Eduardo Sarabia a étudié au Otis College of Art and Design de Los Angeles. Ses peintures et ses installations mettent en scène, dans une veine très illustrative, les acteurs de la narcoculture.

Jeanne SUSPLUGAS
Née en 1974 à Montpellier
Vit et travaille à Berlin et Paris



Sensibilisée dès l'enfance par l'univers pharmaceutique, Jeanne Susplugas développe une réflexion qui s'articule autour de la mise en scène de médicaments.
Se plaçant en témoin de notre société hypocondriaque, elle évoque par ses photographies, ses objets ou ses installations un monde dont le quotidien est rythmé par les médicaments, allant du simple complément alimentaire aux traitements intensifs des différentes maladies du siècle ; un monde « addicted » toujours plus boulimique de substances et de sensations éphémères.
Pour l'exposition au MIAM, elle a choisi de réaliser une installation lumineuse et sonore *Malverde* soulignant l'aspect religieux de la culture narco.

Salvador VASQUEZ et Fernando CORONA
Nés en 1975 et 1970, à Tijuana, Mexique

Le Vidéaste Salvador Vasquez et le Dj Fernando Corona développent un travail commun depuis quelques années. Leurs installations vidéo sont accompagnées de musique « nortec » où fusionnent des éléments de musique traditionnelle du nord ouest du Mexique et des rythmes de musique électronique.

Liste des musiques

Los tigres del Norte
Corridos prohibidos, Fonovisa, 2003
La reina del sur, Fonovisa, 2002
20 corridos inolvidades, Fonovisa, 2003

Los tucanes de Tijuana
Nuestros primeros corridos, Universal, 1998
32 super corridos, Universal, 2001
Tucanazos, Universal Music, 2002

Compilations
Corridos y Narcocorridos, Fonovisa, 2001
Corridos Shakalosos, Dinámica Musical, 2000

Liste des films

La banda del carro rojo
La bronco colorada
La suburban dorada
TransAm rojo
Doble fondo
El regreso de Camelia la texana
Carmela la michoacana
Mis animales y yo
Infierno en la sierra
Yo no necesito claves
Cruce en Tijuana

Me gusta!! Pegarle al polvo
El señor de los cerros
La siembro, la cosecho y la vendo
Dos Colombianos
7 millones
Amor en tiempos de coca
La captura del capo
El chivatazo
Cholos empericados
El fantasma de la coca

Le bâtiment

Le bâtiment qui abrite le Miam est situé au bord d'un canal. Il s'agit d'un immeuble ordinaire composé de deux appartements, d'une cour et d'un entrepôt qui servait, à l'origine, de chai et qui a ensuite été transformé en un magasin de meubles. Pour sa rénovation, Patrick Bouchain s'est contenté d'une intervention la plus discrète et la plus modeste possible, en gros : mettre aux normes en restant le plus près possible de l'histoire du bâtiment et de sa fonction première. L'inverse du geste architectural, la juste et simple mise en harmonie du bâtiment, de la ville où il est construit et de ce à quoi il est destiné ; le respect de l'ouvrage et de l'assemblage. Ne pas se faire remarquer, ne pas faire l'intéressant, privilégier le contenu plutôt que le contenant. Le meilleur des cahiers des charges, à son avis, était donc : « Voilà la collection, qu'est-ce que l'on en fait ? » Et son travail, de construire une boîte dans laquelle des artistes allaient porter leur regard sur des objets « laissés pour compte ». L'espace d'exposition est laissé dans la pénombre, l'éclairage de chaque objet ou de chaque ensemble d'objets pouvant être spécifique. Pour le reste de l'immeuble, les traces de son histoire sont laissées visibles comme ses cicatrices.

L'enseigne du bâtiment porte le logo du Miam qui a été spécialement « designé » par Etienne Robial.

Historique du MIAM

Ce musée pas comme les autres, situé en plein cœur de Sète, abrite les collections de ses deux fondateurs Hervé Di Rosa et Bernard Belluc.

Ce fonds est constitué de milliers d'objets emblématiques de l'art modeste : cadeaux Bonux, farces et attrapes, soldats Mokarex, pochettes-surprises, poupées Barbie..., tout ce dont on ne veut plus, tout ce que l'on jette ou que l'on oublie dans les fonds de tiroir. Ces objets manufacturés ou artisanaux, souvent clinquants, inutiles et bariolés, viennent des périphéries de l'art naïf, de l'art brut ou de l'art populaire, mais ils forment, dorénavant, par la volonté de leurs collectionneurs, une famille autonome : la famille modeste qui fédère ces différents territoires.

Mise en scène par Hervé Di Rosa et Bernard Belluc dans des caravanes ou dans des vitrines, cette collection a pour ambition de changer le regard que porte le spectateur sur ces arts marginaux et de les rendre accessibles à tous. Si le Miam bouscule volontairement les canons esthétiques en cours, il n'en demeure pas moins ouvert à tous les échanges. Des dialogues entre des secteurs que l'on considère, a priori, comme étrangers les uns aux autres sont régulièrement entamés lors des expositions temporaires qui rythment l'existence du musée.

tout ce dont on ne veut plus, tout ce que l'on jette ou que l'on oublie dans les fonds de tiroir.

Hervé Di Rosa : les caravanes de l'art modeste

Spécialement aménagées par Hervé Di Rosa pour accueillir sa collection, les trois caravanes de l'art modeste stationnent au rez-de-chaussée du musée.

Elles ont pour vocation de se déplacer à l'extérieur dans un but pédagogique ou festif.
Conçue en 1989, la première caravane d'Hervé Di Rosa annonce le projet actuel : exposer les objets modestes avec le même soin que les icônes sacrées de l'art et changer ainsi le regard que l'on pose sur eux. La collection d'Hervé Di Rosa, essentiellement composée de figurines des années 70 et 80, réunit dans un joyeux éclectisme personnages de B.D. et de dessins animés, Goldorak et héros de Star Wars.
Source d'inspiration et de réflexion pour l'artiste, ces figurines sont aujourd'hui regroupées et mises en scène par thèmes. Ces objets de plaisir et de jeu, d'une qualité plastique surprenante, agissent comme des détonateurs de l'imaginaire. Elles appartiennent au monde de l'enfance, mais aussi à celui du *merchandising* ; témoins de leur époque, elles sont aussi témoins de son « impureté » . Deux autres caravanes sont exposées : la caravane des technologies modestes qui présente aussi bien les jouets fabriqués en matériaux de récupération que les machineries artistiques les plus extravagantes ; la caravane des spiritualités qui réunit dans un syncrétisme baroque tous les objets porteurs de ferveur religieuse, que ce soient les mosquées clignotantes, les bouddhas en céramique ou les plâtres polychromes de l'art saint-sulpicien.

Bernard Belluc : les vitrines

Chineur passionné d'art modeste, Bernard Belluc a constitué au fil des ans une collection rassemblant des dizaines de milliers d'objets. Partiellement dévoilé à Blois et à Villeneuve-d'Ascq, cet ensemble a trouvé à Sète un espace à sa « démesure ».
Papiers-cadeaux, porte-clés, scoubidous, bonbecs et autres babioles dont l'existence est d'ordinaire éphémère trouvent naturellement leur place dans ce cadre désormais permanent.

Bernard Belluc a spécialement conçu pour les accueillir une série de vitrines organisées selon des thématiques spécifiques destinées à mettre en valeur chacun des éléments qui les composent. Partie intégrante du dispositif, la scénographie recrée un univers ludique à des années-lumière des présentations habituelles des musées des Arts et traditions populaires. Parmi tous ces objets hétéroclites récoltés aux Puces ou dans les arrière-boutiques des quincailleries en faillite, beaucoup fonctionnent comme des « je me souviens » qui nous concernent tous, ils touchent à une dimension majeure de l'art modeste : l'affectif.

1% artistique

Dans le cadre du 1 % artistique, **Liliana Motta** est intervenue dans la cour intérieure du Miam dont elle a fait un jardin. Un jardin particulier, dans la mesure où il démontre que la nature peut, elle aussi, être modeste. Les **plantes « modestes »** sont les plantes que l'on rencontre dans des lieux abandonnés par l'homme : anciennes cultures, taillis, bords des chemins, des fossés et des autoroutes. Ce sont, souvent, des plantes clandestines introduites accidentellement. Ce sont, suivant l'opinion courante, des « mauvaises herbes », récemment affublées du qualificatif peu flatteur de « peste végétale ».

Pariant sur une cohabitation possible, Liliana Motta a rassemblé une centaine d'espèces ; plantées dans les récipients les plus hétéroclites, en pleine terre ou dans les interstices du dallage, certaines grimpent le long des murs de la cour.

Les commandes publiques

Les frères Dakpogan
Les création de Calixte et Théodore Dakpogan sont directement issues des statues Fon. Depuis 1990, ils produisent des œuvres composées d'éléments métalliques récupérés qu'ils assemblent de façon à obtenir des figures anthropomorphiques. Les frères Dakpogan sont intervenus dans le jardin du MIAM en travaillant avec les matériaux récupérés sur place

Bodys Isek Kingelez
L'artiste congolais édifie à l'aide de plastique, de papier et de carton des maquettes de mondes imaginaires où se côtoient différents styles architecturaux sans parti pris hiérarchique. Se situant entre réalité et fiction, politique et jeu de construction, les créations de B.I.K sont autant de tentatives d'apprivoiser un monde imparfait. Il a imaginé pour la ville un nouveau plan d'urbanisme rêvé :
Sète en 3009

Jacques et Laurent Pourcel
Cuisiniers prodiges, les frères Pourcel ont ouvert « le jardin des sens » à Montpellier fin 1998 (trois étoiles au Michelin). Dans le cadre de la commande publique, ils ont travaillé et travailleront encore sur des recettes « modestes » que le public pourra savourer au cours d'événements particuliers.

Jean-Marc Ferrari
Directeur de l'école des beaux-arts d'Avignon et artiste, Jean-Marc Ferrari a ouvert au sein du MIAM le département des musiques modestes. Il a conçu TouTenTub, une remorque transformable équipée comme une boîte de nuit, qui pourra diffuser les programmes musicaux spécialement étudiés pour la circonstance.

Pascal Comelade & le général Alcazar
Classé dans la catégorie des « inclassables », ces deux musiciens complices de longue date, connus pour leur curiosité et leur goût du bizarre, ont composé un Hymne du MIAM diffusé dans le musée suivant une programmation aléatoire. Ils ont aussi travaillé sur quelques jingles qui surprennent le public à des endroits où, d'ordinaire, la musique n'a pas droit de cité : l'ascenseur et les toilettes.

L'équipe

L'association de l'Art modeste est présidée par Hervé Di Rosa
Véronique Baton, directrice
Sylvie Côte, assistante
Pascale Grégogna, assistante

Ville de Sète
Vanessa Boëdot, direction administrative
Philippe Loison, régisseur du bâtiment

Accueil du public :
Marie-Antoinette Ammour, Marc Combas, Laetitia Gracia, Christiane Lange, Antoinette Moreno

Jacqueline Roustant, agent d'entretien

Les partenaires

Ville de Sète
François Commeinhes, maire
Robert Albiol, maire-adjoint, délégué à la Culture et à l'Enseignement
Simone Navarro - Colombier, conseillère municipale en charge des Arts plastiques

Le ministère de la Culture et de la Communication
La Dap
La Drac Languedoc-Roussillon

La création du musée international des Arts modestes s'inscrit dans la politique d'incitation à la création et de diffusion soutenue par la Délégation aux arts plastiques.

Fondamentalement innovant, le musée international des Arts modestes est un lieu de recherche et d'expérimentation. Il s'est donné pour objectif de privilégier des dialogues d'un type nouveau entre les artistes, les œuvres, une collection et les publics, en apportant une grille de lecture inédite au débat contradictoire qui oppose culture savante et culture populaire.

Ses activités d'expositions temporaires, d'édition, de commandes, de production d'œuvres, d'accueil d'artistes, de sensibilisation et de pédagogie entrent dans le champ des interventions accompagnées par la Délégation aux arts plastiques et le Centre national des arts plastiques qui ont participé au financement de l'aménagement du lieu, au programme de commandes publiques et au fonctionnement de la structure.

Délégation aux arts plastiques :
www.culture.fr/culture/dap
Direction régionale des affaires culturelles Languedoc-Roussillon :
www.languedoc-roussillon.culture.gouv.fr